Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 22 (1949-1950)

Heft: 3

Artikel: Cent-vingt enfants suisses passent leurs vacances en Ecosse

Autor: Giddey, Ernest

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869969

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

22e tome No 3 Janvier 1950

ETUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Etudes de Lettres, No 75

CENT-VINGT ENFANTS SUISSES PASSENT LEURS VACANCES EN ECOSSE

*En août 1949, répondant à une invitation présentée par les autorités scolaires du comté de Renfrew (Ecosse), cent-vingt élèves d'écoles secondaires de Suisse romande allèrent passer leurs vacances d'été au pays des joueurs de cornemuse et des hommes en jupe. Ils y séjournèrent un mois, vivant avec des enfants écossais de leur âge dans un vaste camp situé en pleine campagne. Expérience humaine et pédagogique du plus haut intérêt, qui laissa, chez les élèves qui la subirent comme chez les maîtres qui la dirigèrent, un souvenir lumineux. Les lecteurs d'*Etudes de Lettres *nous pardonneront si, prenant la place réservée habituellement à des problèmes d'esthétique ou à des sujets littéraires, nous leur présentons rapidement quelques aspects de cette expérience.*

Les guerres, à côté de leurs immédiates et atroces conséquences, portent parfois à longue échéance des fruits plus profitables. Le voyage de jeunes Suisses en Ecosse est peut-être un des rares résultats heureux du dernier conflit. C'est à l'*Education Committee* (Comité d'Education) du comté de Renfrew et plus spécialement au *Director of Education* (Directeur de l'Instruction publique) de ce comté, M. John Crawford, que revient l'initiative de ce voyage, Or M. Crawford s'occupa pendant la guerre de l'évacuation, effectuée sur une grande échelle, des enfants vivant dans les agglomérations urbaines écossaises menacées par les bombardements. Il dirigea la transformation en écoles et en internats d'une série de vastes demeu-

res campagnardes du comté de Kirkcudbright. Plus de six cents enfants purent y vivre, loin des zones menacées, une vie saine et normale et y poursuivre leurs études. M. Crawford fit alors des expériences dont il sut tirer profit une fois la paix venue. A lire les pages [1] qu'il consacre à la création au cours des premières années de la guerre, de nombreuses *residential schools* (internats) à la campagne, on sent se dégager de façon très nette les principes qui le guidèrent lors de l'organisation du camp international de l'été dernier. D'autre part, sous l'influence de la guerre, les institutions scolaires britanniques ont subi, au cours des dix dernières années, de profondes transformations ; un intérêt nouveau pour les problèmes éducatifs se manifeste dans les milieux les plus divers, intérêt qui ne va pas aux seules questions purement nationales, mais recherche des solutions générales aux difficultés du moment. La Grande-Bretagne se sent solidaire du continent. Elle cherche dans tous les domaines à nouer des contacts avec les autres peuples d'Europe. Sur le plan scolaire, le camp helvético-écossais d'août 1949 fut une manifestation de ce désir.

* * *

Il existe actuellement en Ecosse une Association nationale des camps. Sous le patronage du secrétaire d'Etat pour l'Ecosse, elle s'occupe de l'entretien de cinq importantes *residential schools* où, à n'importe quel moment de l'année, plusieurs centaines d'enfants peuvent passer leurs vacances. C'est dans l'un de ces camps, celui de Middleton, à Gorebridge, à une trentaine de kilomètres au sud-est d'Edimbourg, que les enfants suisses invités par les autorités scolaires écossaises séjournèrent pendant quatre semaines environ.

Imaginons une vaste pelouse de gazon de forme circulaire coupée d'allées et entourée d'une dizaine de pavillons en bois à un étage, demeures fort simples qu'égaye l'encadrement blanc de leurs fenêtres. Meublons ensuite ces maisons : à droite, dans trois d'entre elles composées chacune de deux dortoirs et d'une salle d'école, mettons

[1] John Crawford : *The Use of Large House as Residential Schools under the Government Evacuation Scheme in the Stewartry of Kirkcudbright,* dans *Evacuation in Scotland,* Publications of the Scottish Council for Research in Education, XXII, pp. 136-158.

cent-vingt lits et, dans la salle, le matériel scolaire nécessaire. Faisons de même pour les maisons à gauche, où logeront les jeunes filles. Au milieu, dans des pavillons qui se font face, installons d'un côté une aula aménagée pour la projection de films et de l'autre côté une cuisine, un réfectoire et une salle des maîtres. Un peu en retrait, derrière un pavillon réservé au personnel enseignant, plaçons l'infirmerie et, à l'autre extrémité du camp, une salle de jeu pour les jours de pluie. Ajoutons des terrains de foot-ball, de basket-ball et de soft-ball, un court de tennis et même des balançoires. Nous aurons ainsi une idée de l'aspect matériel de Middleton Camp. Quand nous aurons pourvu l'ensemble des quelque vingt employés (femmes de chambre, cuisinières, infirmière, chauffeurs) qui constituent le personnel du camp et qu'au mât qui domine tous les toits auront été hissées les couleurs britanniques et helvétiques, les élèves de Suisse pourront, sous les yeux de leurs hôtes écossais et au son de la cornemuse, pénétrer dans le camp après deux jours de voyage et s'y installer pour de profitables vacances.

* * *

Ils provenaient de presque toutes les régions des cantons de Vaud et de Neuchâtel. Le comité qui, à Lausanne, s'était chargé de les désigner n'avait pas eu la tâche facile, puisque plus de quatre cents jeunes gens et jeunes filles s'étaient inscrits et que les participants au voyage ne devaient pas dépasser le nombre de cent-vingt. Il avait fallu opérer un choix et dans certains cas tirer au sort. Les soixante garçons et les soixante filles qui eurent la chance d'être du voyage étaient tous âgés de quatorze à seize ans, de nationalité suisse et de religion protestante, selon un désir exprimé par les Ecossais. Ils avaient tous étudié l'anglais pendant une année au moins. Douze de leurs maîtres les accompagnaient.

Ils quittèrent Lausanne dans la nuit du 2 au 3 août 1949. Un mois plus tard, ils étaient de retour dans leurs familles. Le voyage tant à l'aller qu'au retour, s'effectua de façon normale. En revenant, le convoi s'arrêta vingt-quatre heures à Londres, visite sommaire que ni le temps limité ni des moyens financiers restreints ne permirent malheureusement de prolonger.

* * *

A leur arrivée à Middleton, les enfants suisses furent groupés avec leurs camarades écossais en six maisons *(houses)*. Le terme de « maison » ne doit pas être compris dans son sens matériel. Il servait à désigner des divisions, à la fois administratives et sportives, destinées à faciliter la vie du camp. Chaque maison était une sorte de vaste famille, composée de dix Ecossaises, de dix Ecossais, de dix Suissesses et de dix Suisses. Solidaires les uns des autres, les enfants d'une même maison participaient aux mêmes excursions et, sur les terrains de sports, défendaient les mêmes couleurs. Car chaque maison possédait son caractère propre et, en quelque sorte, ses traditions. Elle pouvait se vanter d'un passé historique glorieux. En effet, plutôt que de simplement numéroter les maisons, les dirigeants du camp eurent l'heureuse idée de leur donner le nom d'un château célèbre ou d'une ancienne abbaye d'Ecosse. Noms sonores — Holyrood, Abbotsford, Tantallon, Kelso, Melrose, Dryburgh — qui éveillent en nous plus d'un souvenir littéraire ou évoquent un passé riche en exploits guerriers. Chaque maison était placée sous la direction d'une maîtresse et d'un maître, l'un de nationalité écossaise, l'autre de natiolité suisse. Ils étaient aidés par quatre *prefects* (moniteurs) choisis parmi les élèves et spécialement responsables de l'ordre dans les dortoirs.

Le matin, après le petit déjeuner, la moitié des élèves participaient à une séance de culture physique en plein air alors que les autres se retrouvaient dans les classes du camp pour une leçon de langue donnée aux élèves écossais par des maîtres suisses et aux élèves suisses par des maîtres écossais. A onze heures, après une demi-heure de récréation, au cours de laquelle était effectuée une distribution de lait pasteurisé, les rôles étaient renversés, les enfants passant de la salle d'école à la pelouse de gazon où se pratiquait la culture physique, ou vice-versa.

L'après-midi était consacré presque exclusivement aux sports et aux promenades, tandis que les soirées étaient agrémentées par des manifestations aussi nombreuses que variées : conférences, séances de cinéma, danses, jeux de société, concerts, saynètes, chansons mimées, etc.

Les élèves participèrent à plusieurs excursions, qui les conduisirent notamment à Edimbourg, au pont du Firth of Forth, à North Berwick et au château d'Abbotsford, sur la Tweed, ancienne demeure de Walter Scott. Par deux fois, un groupe de garçons eut l'occasion de descendre dans une mine de charbon.

La vie à Middleton fut, on le voit, une vie saine et active. Les cas de maladie furent rares et sans gravité. Les quatre semaines du camp s'écoulèrent trop vite au gré de la plupart des participants. Au soir d'une journée passée en plein air sur les landes, au bord de la mer ou simplement sur les terrains de jeu, les élèves étaient contents de retrouver leur lit. Accablés par une heureuse fatigue, ils s'endormaient bientôt, après quelques minutes d'un bavardage étrange, où un anglais maladroit répondait à un français bâtard, où le rythme lent et traînant de la terre vaudoise s'alliait aux rudes et fiers accents de la langue de Burns.

* * *

Car les élèves qui participèrent au camp de Middleton se voyaient contraints à tout moment de parler la langue de leurs interlocuteurs étrangers, excellent exercice dont les conséquences, sur le plan purement scolaire, se firent sentir surtout quand chacun eut regagné son foyer et son école. Les élèves suisses n'apprirent certes pas à parler anglais couramment. La brièveté de leur séjour ne le leur permit pas. Mais ils habituèrent leur oreille à la cadence de la phrase anglaise et entendirent d'autres expressions que celles chères à leur professeur de Lausanne ou de Neuchâtel. A la rentrée des classes, plusieurs de leurs maîtres constatèrent que leur lecture anglaise était plus aisée et plus nuancée.

L'étude d'une langue n'est profitable que si elle est fécondée par l'air du pays où se parle cette langue. Nos élèves s'en rendirent compte très vite. A peine débarqués sur sol britannique, ils s'aperçurent que l'anglais n'était pas un simple conglomérat de règles phonétiques et syntaxiques relevé d'un verni de culture ; ils comprirent qu'il était une réalité bien vivante, qu'il était la vie même d'une nation sous sa forme la plus aisément perceptible. Sans doute le savaient-ils déjà avant leur voyage. Mais ils le savaient en quelque

sorte théoriquement. Il est curieux de constater que, pour des jeunes filles et des garçons de quatorze à seize ans, la distinction entre langue morte et langue vivante conserve souvent un caractère purement scolaire et abstrait, tant il est vrai que l'étude d'une langue a peine à rattacher l'étude du langage à celle de la civilisation qu'il exprime. Un séjour de vacances en Suisse allemande n'amène en général guère de changements à cet égard en raison de l'abîme qui sépare le dialecte parlé et la langue enseignée dans nos écoles. Il n'en est pas de même en Grande-Bretagne. Dès le premier jour, les élèves suisses se rendant en Ecosse durent réapprendre, redécouvrir de l'intérieur l'anglais qu'ils avaient appris en classe de l'extérieur, redécouverte aisée, car l'anglais vivant d'Angleterre et d'Ecosse ne se révéla pas foncièrement différent de l'anglais scolaire de Suisse. Ce fut avec un véritable plaisir que nos écoliers repérèrent quelques éléments connus, d'abord fort rares, dans la masse énorme du vocabulaire et des expressions idiomatiques de la langue anglaise. « On a déjà vu ce mot là », me déclara avec satisfaction un jeune écolier lausannois quand pour la première fois au cours de son séjour il eut l'occasion d'entendre, au hasard d'une conversation entre deux garçons écossais, le mot *rusty* (rouillé). Il semblait content de trouver dans la vie une confirmation de ses connaissances scolaires. Le mot prenait dans un cadre différent et plus vaste un relief nouveau. Précédemment, au cours d'une traversée agitée de Boulogne à Folkestone, l'expression *to be sea-sick* (avoir le mal de mer) avait très vite perdu son caractère académique pour devenir, en un premier contact direct avec la langue et l'insularité de la Grande-Bretagne, une réalité bien vivante.

Les progrès en anglais varièrent considérablement d'un élève à l'autre. Cette redécouverte intuitive à laquelle nous venons de faire allusion supposait en effet de la part des enfants une curiosité d'esprit dépourvue de toute fausse pudeur. Certaines jeunes filles ou certains garçons timides ou indolents passèrent un mois à Middleton en s'efforçant de rester inaperçus et en évitant le plus possible toute conversation en anglais avec les Ecossais. Il convient de dire qu'ils étaient l'exception. D'ailleurs même pour eux le séjour en Ecosse fut loin d'être stérile.

* * *

Beaucoup plus que dans le domaine linguistique, c'est sur le plan humain que les voyages forment la jeunesse. Pour de nombreux élèves le voyage en Ecosse fut une véritable révélation. Alors qu'ils n'avaient jamais quitté leur pays auparavant, la plupart d'entre eux du moins, brusquement ils se trouvaient transportés dans un pays dont l'isolement géographique a conservé les caractères propres. Ils prenaient contact avec la vie de grandes villes comme Londres et Edimbourg — pour ne pas parler de Paris entrevu au passage. En quelques semaines, une foule d'images nouvelles s'entassaient dans leur esprit : le château d'Edimbourg dominant du haut de son rocher escarpé une masse confuse de maisons grises, les arches audacieuses du pont du Firth of Forth, des rangées de maisons de briques rouges toutes semblables avec leurs jardinets verts, des autobus à deux étages circulant à gauche sur une chaussée luisante, Piccadilly Circus le soir et ses enseignes lumineuses, d'imposants escaliers roulants vous conduisant à cinquante mètres sous terre au cœur d'une station de métro. Bref, ce voyage fut pour eux la meilleure des leçons de géographie. Sur les photos de manuel scolaire ou sur les souvenirs incertains laissés par un exposé illustré de projections lumineuses vinrent se superposer, en précisant les contours, des images nouvelles jaillies directement de la réalité concrète.

Contact avec un pays, mais aussi avec ses habitants. Connaître un décor ne sert à rien si les acteurs renoncent à monter sur scène. Au camp de Middleton chaque enfant suisse était l'hôte [1] d'un enfant écossais, qui était spécialement chargé de l'initier à la vie du camp et de le guider dans la découverte du pays. La plupart des jeunes gens et des jeunes filles s'acquittèrent de leur tâche avec dévouement et générosité. Ils s'appliquèrent à révéler à leurs invités les beautés d'Edimbourg, « la plus belle ville du monde » au dire de l'un d'entre eux, et organisèrent à cet effet de nombreuses *shopping expeditions* (sorties pour faire des emplettes) dont le véritable but était parfois de flâner le long des rues de la capitale écossaise. Ainsi se nouèrent de solides liens d'amitié. A plus d'une reprise certains de nos élèves furent reçus dans la famille de leur Ecossais ou de

[1] Nous entendons par là que chaque enfant écossais devait s'occuper spécialement d'un des invités suisses. Tous les frais d'entretien étaient payés par le gouvernement britannique.

leur Ecossaise. D'autres furent comblés de cadeaux et emportèrent en guise de souvenirs des écharpes ou des cravates à carreaux ou même un kilt fait du tartan de la famille de leur hôte. L'injuste réputation d'avarice des Ecossais reçut ainsi une série d'éclatants démentis.

Ces rapports quotidiens suscitèrent parfois d'inévitables frottements, chez les jeunes filles surtout. Mais ils permirent aux maîtres de faire d'utiles comparaisons et aux élèves eux-mêmes de prendre conscience de leurs propres qualités et de leurs propres défauts. Les Ecossais dansaient mieux que les Suisses, mais ceux-ci chantaient avec plus d'entrain. Moins exubérants que les Suisses, les Ecossais n'étaient pas moins affectueux. Leur bagage de connaissances scolaires était certainement moins lourd que celui de nos élèves, mais ils savaient, peut-être en raison même de sa légèreté, en tirer un parti plus grand. Ils avaient sans doute moins appris dans leurs écoles ; ils semblaient par moments avoir vécu davantage ; conséquence probable de la guerre qui, bien qu'elle tarisse les sources du savoir, mûrit l'esprit en lui apportant d'autres aliments. N'est-ce point Montaigne qui parlait de têtes bien pleines et de têtes bien faites ?

Les Ecossais comme les Suisses apprirent à vivre en commun, non point quelques heures par jour dans le cadre étroit d'une salle d'école, mais pendant un mois entier, sans aucune interruption. Le scoutisme est parfois chargé d'entreprendre cette éducation communautaire, que la famille, de par sa nature même, est incapable de donner. Dans d'autres cas — je pense aux jeunes gens — elle s'effectue brutalement lors des premiers contacts avec la vie militaire. Le camp de Middleton eut le mérite d'être d'assez longue durée pour que cette éducation pût porter des fruits, si modestes fussent-ils, sans rendre impossible, par sa longueur, comme c'est le cas pour la vie en internat, toute éducation au sein de la famille. Les enfants apprirent à s'entr'aider sans y être contraints, à attendre leur tour, en faisant la queue s'il le fallait (par exemple pour recevoir la collation distribuée chaque soir avant l'heure du coucher), à choisir des camarades énergiques pour remplir les fonctions délicates de *prefect*.

Sur ce dernier point, les maîtres comme les élèves firent d'utiles expériences : les élèves d'un dortoir imaginèrent, afin de s'assurer une liberté individuelle totale, de désigner le plus indécis et le plus timide d'entre eux en qualité de moniteur. Ils eurent par la suite l'occasion de se repentir de ce choix, mais refusèrent avec fierté de le reconnaître ouvertement. Ailleurs, des maîtres s'étonnèrent de voir deux dortoirs de garçons choisir comme chefs de chambre du côté suisse deux garçons provenant de classes de deuxième alors que des élèves de première et du gymnase se trouvaient dans le même dortoir. L'expérience prouva que le choix était heureux ; les élus s'acquittèrent de leur tâche à la satisfaction générale et les maîtres se félicitèrent de ne pas avoir cassé cette élection.

* * *

Nous sommes ainsi amené à souligner l'un des principes auxquels se confirmèrent les dirigeants du camp : laisser à l'enfant la liberté la plus grande possible. Dans le programme journalier, seules l'heure de culture physique et la leçon de langue du matin étaient obligatoires. Pendant l'après-midi comme pendant la soirée, l'élève était pratiquement libre de ses actes. La plupart des manifestations sportives et culturelles organisées à son intention étaient en effet facultatives. Chacun pouvait quitter le camp, après en avoir demandé l'autorisation, et se promener dans la campagne voisine. A dessein le directeur écossais, M. Chadwin, réduisit le réglement interne à sa plus simple expression. Un ensemble de règles de conduite ne remplit son but que si l'esprit qui les a dictées se trouve respecté. A Middleton, tous les élèves s'efforcèrent d'agir conformément à l'esprit du réglement sommaire affiché dans les dortoirs, sans se demander si telle autorisation ou telle interdiction figurait en toutes lettres dans le texte.

Une attitude aussi libérale comportait, il est vrai, des risques nombreux : le nombre élevé des élèves, l'âge critique qui était le leur, la différence des sexes, la proximité d'une grande ville comme Edimbourg, la difficulté de comprendre parfois des instructions données en une langue étrangère constituaient autant d'encourage-

ments à se mal conduire, autant d'excuses une fois la faute commise. Les maîtres firent confiance à leurs élèves. Ils n'eurent pas l'occasion de regretter leur décision.

* * *

Est-ce à dire que tout fut parfait au camp de Middleton ? Certes non. Les organisateurs et les maîtres, tant suisses qu'écossais, notèrent de nombreuses imperfections de détail, au fur et à mesure que passèrent les jours. Les leçons quotidiennes de langue, pour prendre un exemple, ne portèrent pas tous leurs fruits parce qu'un programme n'avait pas été établi de façon rigoureuse. Le résultat d'ensemble fut néanmoins extrêmement encourageant. Nous voulons croire que les expériences de 1949 serviront lors de l'organisation, au cours des années à venir, de camps semblables à celui de l'été dernier, où enfants et adultes se rencontrent pour leur mutuel enrichissement, en dépit de différences de mœurs et de langue, en dépit des obstacles naturels et des barrières politiques qui les séparent.

Ernest GIDDEY